

Le vainqueur du Mont-Blanc : (fin)

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 15

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206798>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

3 degrés; puis le 31 décembre 1789 et le 9 décembre 1871, avec 21 degrés.

La moyenne de la température a un peu varié. Pendant les premiers trente ans (1699 à 1730) la moyenne a été de 7 degrés au-dessous de zéro; pendant les trente années suivantes, de 9 degrés 9 dixièmes; puis de 11 degrés 8 dixièmes, de 10 degrés 6 dixièmes, de 9 degrés 8 dixièmes de 1820 à 1855 et de 10 degrés de 1856 à 1891.

La statistique prouve donc que la température, depuis deux siècles, s'est légèrement modifiée, mais dans le sens de l'adoucissement, contrairement à l'opinion généralement répandue et aux observations recueillies dans les campagnes.

Allons, tant mieux! Mais c'est égal, le temps de la froidure est toujours trop long, n'en dédaigne aux skieurs, patineurs, lugeurs, etc.

Compte à demi. — Un journal publiait, l'autre jour, l'annonce que voici :

« Un monsieur, ayant perdu la jambe droite, demande à faire la connaissance d'un monsieur à qui il manque la jambe gauche, afin de s'associer à lui pour l'acquisition de chaussettes et de bottines. Pointure: onze pouces et demi. »

C'était un journal américain.

LE VAINQUEUR DU MONT-BLANC¹

(Fin.)

Il paraît que le vent avait pris goût à la plaisanterie, car à peine avais-je fermé la bouche, qu'il nous en arriva une bouffée si violente, que nous fûmes obligés de nous coucher à plat ventre pour ne pas aller rejoindre le chapeau; de dix minutes nous ne pûmes nous relever; le vent fouettait la montagne et passait en sifflant sur nos têtes, emportant des tourbillons de neige gros comme la raison. Le docteur était découragé. Moi, je ne pensais, pendant ce temps, qu'à la marchande qui, à cette heure, devait regarder le dôme du Godtler, aussi, au premier répit que nous donna la bise, je me relevai; mais le docteur ne consentit à me suivre qu'en marchant à quatre pattes. Nous parvînmes ainsi à une pointe d'où l'on pouvait découvrir le village; arrivé là, je tirai ma lunette, et, à douze mille pieds au-dessous de nous, dans la vallée, je distinguai notre commère à la tête d'un rassemblement de cinquante personnes, qui s'arrachaient les lunettes pour nous regarder. Une considération d'amour-propre déterminait le docteur à se remettre sur ses jambes, et, à l'instant où il fut debout, nous nous aperçûmes que nous étions reconnus, lui à sa grande redingote, et moi à mon costume habituel; ceux de la vallée nous firent des signes avec leurs chapeaux. J'y répondis avec le mien. Celui du docteur était absent par congé définitif.

Cependant Paccard avait usé toute son énergie pour se remettre sur pieds, et ni les encouragements de nous recevions, ni ceux que je lui donnais, ne pouvaient le déterminer à continuer son ascension. Après que j'eus épuisé toute mon éloquence et que je vis que je perdais mon temps, je lui dis de se tenir le plus chaudement possible et de se donner un mouvement; il m'écoutait sans m'entendre et répondait *oui, oui*, pour se débarrasser de moi. Je compris qu'il devait souffrir du froid. J'étais moi-même tout engourdi. Je lui laissai la bouteille et je partis seul, en lui disant que je reviendrais le chercher.

« — Oui, oui, me répondit-il.

Je lui recommandai de nouveau de ne pas se tenir en place et je partis. Je n'avais pas fait trente pas, que je me retournai, et je vis que, au lieu de mourir et de battre la semelle, il s'était assis le dos au vent; c'était déjà une précaution. »

Victoire!

À compter de ce moment, la route ne présentait aucune grande difficulté; mais, à mesure que je m'élevais, l'air devenait de moins en moins respirable. De dix pas en dix pas, j'étais obligé de m'arrêter comme un phthisique. Il me semblait que je n'avais plus de poumons et que ma poitrine était vide; je pliai alors mon mouchoir comme une cravate.

¹ Impression de voyage en Suisse, par Alexandre Dufrasne. (Calmann-Lévy, éditeurs, Paris.)

vate, je le nouai sur ma bouche et je respirai à travers, ce qui me soulagea un peu. Cependant le froid me gagna de plus en plus; je mis une heure à faire un petit quart de lieue; je marchais le front baissé; mais, voyant que j'étais sur une pointe que je ne connaissais pas, je relevai la tête et je m'aperçus que j'étais enfin arrivé sur la sommité du Mont-Blanc.

« Alors je retournai les yeux autour de moi, tremblant de me tromper et de trouver quelque aiguille, quelque pointe nouvelle, car je n'aurais pas eu la force de la gravir; les articulations de mes jambes me semblaient ne tenir qu'à l'aide de mon pantalon. Mais non, non. J'étais au terme de mon voyage. J'étais arrivé là où personne n'était venu encore, pas même l'aigle et le chamois; j'y étais arrivé seul, sans autre secours que celui de ma force et de ma volonté; tout ce qui m'entourait semblait m'appartenir; j'étais le roi du Mont-Blanc, j'étais la statue de cet immense piédestal. Ah!

« Alors je me tournai vers Chamouny, agitant mon chapeau au bout de mon bâton, et je vis, à l'aide de ma lunette, qu'on répondait à mes signes. Mes sujets de la vallée m'avaient aperçu. Tout le village était sur la place.

« Ce premier moment d'exaltation passé, je pensai à mon pauvre docteur. Je redescendis vers lui aussi vite que je le pus, l'appelant par son nom et tout effrayé de ne pas l'entendre me répondre; au bout d'un quart d'heure, je l'aperçus de loin, rond comme une boule, mais ne faisant aucun mouvement, malgré les cris que je pouvais et qui arrivaient certainement jusqu'à lui. Je le trouvai la tête entre les genoux et tout raccorni sur lui-même, comme un chat qui fait le manchon. Je lui frappai sur l'épaule, il leva machinalement la tête. Je lui dis que j'étais parvenu au haut du Mont-Blanc; cela parut médiocrement l'intéresser, car il ne répondit que pour me demander où il pourrait se coucher et dormir. Je lui dis qu'il était venu pour monter au plus haut de la montagne, et qu'il y monterait. Je le secouai, le prit sous les épaules et lui fis faire quelques pas; il était comme abruti et il lui paraissait aussi égal d'aller d'un côté que de l'autre, de monter que de redescendre. Cependant, le mouvement que je le forçais de prendre rétablit un peu la circulation du sang.

« A six heures passées, nous étions sur la sommité du Mont-Blanc, et, quoique le soleil jetât un vif éclat, le ciel nous paraissait bleu foncé, et nous voyions briller quelques étoiles. Lorsque nous reportions les yeux au-dessous de nous, nous n'apercevions que glaces, neiges, rocs, aiguilles, pics décharnés. L'immense chaîne de montagnes qui parcourt le Dauphiné et s'étend jusqu'au Tyrol nous était ses quatre cents glaciers resplendissants de lumière. A peine si la verdure nous paraissait occuper une place sur la terre. Les lacs de Genève et de Neuchâtel n'étaient que des points bleus presque imperceptibles. A notre gauche s'étendait la Suisse des montagnes, toute moutonneuse, et, au delà, la Suisse des prairies, qui semblait un riche tapis vert; à notre droite, tout le Piémont et la Lombardie jusqu'à Gènes; en face, l'Italie. Paccard ne voyait rien, je lui racontais tout; quant à moi, je ne souffrais plus, je n'étais plus fatigué. Nous restâmes ainsi trente-trois minutes.

« Il était sept heures du soir; nous n'avions plus que deux heures et demie de jour; il fallait partir. Je repris Paccard par dessous le bras; j'agitai de nouveau mon chapeau, pour faire un dernier signe à ceux de la vallée, et nous commençâmes à redescendre.

« La nuit commençait à tomber lorsque nous traversâmes la crevasse; au bas du grand plateau, elle nous prit tout à fait; à chaque instant, Paccard s'arrêtait, déclarant qu'il n'irait pas plus loin, et à chaque instant je le forçais de reprendre sa marche, non par la persuasion, il n'entendait rien, mais par la force. A onze heures, nous sortîmes enfin des régions des glaces et mimes le pied sur la terre; il y avait déjà une heure que nous avions perdu toute réverbération de soleil; alors je permis à Paccard de s'arrêter et je me préparai à l'envelopper de nouveau dans la couverture, lorsque je m'aperçus qu'il ne s'aidait plus de ses mains. Je lui en fis l'observation. Il me répondit que cela se pouvait bien, vu qu'il ne le sentait pas. Je tirai ses gants, ses mains étaient blanches et comme mortes. Il me dit de me frotter la partie malade avec de la neige; le remède n'était pas loin. Je commençai l'opération par lui, et je la terminai par moi. Bientôt le sang

revint, et avec le sang la chaleur, mais avec des douleurs aussi aiguës que si on nous avait piqué chaque veine avec des aiguilles. Je roulai mon pou-pard dans sa couverture, je le couchai à l'abri d'un rocher, nous mangeâmes un morceau, bûmes un coup, nous nous serrâmes l'un contre l'autre le plus que nous pûmes, et nous nous endormîmes.

« Le lendemain, à six heures, je fus réveillé par Paccard.

« — C'est drôle, Balmat, me dit-il, j'entends chanter les oiseaux et je ne vois pas le jour; probablement que je ne peux pas ouvrir les yeux.

« Notez qu'il les avait écarquillés comme ceux du grand-duc. Je lui répondis qu'il se trompait sans doute, et qu'il devait très bien y voir. Alors il me demanda un peu de neige, la fit fondre dans le creux de sa main avec de l'eau-de-vie, et s'en frotta les paupières. Cette opération finie, il n'en voyait pas davantage, seulement les yeux lui cuisaient beaucoup plus.

« — Allons, dit-il, il paraît que je suis aveugle, Balmat!... Comment vais-je faire pour descendre? continua-t-il.

« — Prenez la bretelle de mon sac et marchez derrière moi, voilà un moyen.

« C'est ainsi que nous descendîmes et arrivâmes au village de la Côte.

« Là, comme je craignais que ma femme ne fût inquiète, je quittai le docteur, qui regagnait sa maison en tâtonnant avec son bâton, et je revins chez moi; c'est alors seulement que je me vis.

« Je n'étais pas reconnaissable; j'avais les yeux rouges, la figure noire et les lèvres bleues; chaque fois que je riais ou bâillais, le sang me jaillissait des lèvres et des joues. Enfin, je n'y voyais plus qu'à l'ombre.

« Quatre jours après, je partis pour Genève, afin de prévenir M. de Saussure que j'avais réussi à escalader le Mont-Blanc; il l'avait déjà appris par des Anglais. Il vint aussitôt à Chamouny, et essaya avec moi la même ascension; mais le temps ne nous permit pas d'aller plus haut que la montagne de la Côte, et ce ne fut que l'année suivante qu'il put accomplir son grand projet.

« — Et le docteur Paccard, dis-je, est-il resté aveugle?

« — Ah! oui, aveugle! il est mort il y a onze mois, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et il lisait encore sans ses lunettes. Seulement, il avait les yeux diablement rouges.

« — Des suites de son ascension?

« — Oh! que non!

« — Et de quoi alors?

« — Le bonhomme levait un peu le coude...

« En disant ces mots, Balmat vida sa troisième bouteille.

Opéra. — C'est mardi prochain, 12 avril, que s'ouvrira la *saison d'opéra*. A Lausanne, on aime l'opéra, aussi l'impatience est-elle grande dans le public; d'autant plus grande que le répertoire est fort alléchant et que nos nouveaux artistes — car ce sont des nouveaux, presque tous — nous arrivent précédés d'une sérieuse renommée.

Au nombre des nouveautés qui nous sont promises, citons les *Arnauldis*, de Gustave Doret, avec deux décors neufs de Jusseume, peintre-décorateur de l'Opéra Comique de Paris, et le *Chemineau* de Richepin, musique de Xavier Leroux.

Le directeur est M. Bonarel, les régisseurs, MM. Viroux et Sigaud, le premier chef d'orchestre, M. Barras, tous d'ancienneté et bonnes connaissances.

Mardi, pour l'ouverture, *Manon*, de Massenet. Messieurs, Messieurs, à vos places!

Kursaal. — Le nouvel acte de la Revue: *Il pleut Bergères!*... dont le décor représente les Galeries du Commerce, a un gros succès. Les chansons sur: la liquidation des congrégations; le deuxième tunnel du Simplon; les flâneuses lausannoises; et la fin du monde par la comète, sont très applaudis, ainsi que le ballet des Morgenstern de la Bourgeoise, et des Ecossais des Amis-Gyms. La revue s'achève allégrement vers la cinquantième. Dimanche, matinée et soirée.

Aliments pour enfants.

Faites bouillir pendant 8 minutes deux cuillerées d'eau, $\frac{1}{4}$ litre de lait, deux cuillerées de Maïzena délayée avec un peu de sucre. Chaud, ce mélange doit avoir la consistance de la crème de lait. Pour les enfants d'un an ou plus âgés, l'on peut employer du lait seul et faire la crème un peu plus épaisse. Il est absolument nécessaire d'employer du bon lait doux non écrémé.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.